Étude de cas : Application de la gestion traditionnelle à la pêche et à l'exploitation du troca à Vanuatu

par Robert A. Jimmy ¹

Les habitants de Vanuatu sont d'origine mélanésienne et les valeurs traditionnelles continuent à régir la vie des villages. Cette attitude leur permet de vivre en harmonie avec leur environnement physique. Des règles coutumières reconnues par la législation de Vanuatu s'appliquent à la propriété des terres et des zones maritimes. En matière de pêche, le droit coutumier confère aux clans ou au chef de village l'exploitation des zones proches du littoral, en particulier des récifs coralliens. Le chef de village détermine les règles coutumières qui s'appliqueront à la pêche dans la zone qu'il administre en fixant, par exemple, des périodes pendant lesquelles il sera interdit de pêcher dans certaines zones ou de capturer des espèces déterminées. Il s'agit de régler la pêche par des mesures qui permettront à la communauté de continuer à tirer un bénéfice net de ses ressources marines.

Le département des pêches de Vanuatu respecte et encourage les pratiques de gestion traditionnelles dans les villages. La division chargée de la recherche travaille en étroite collaboration avec la communauté villageoise en fournissant des informations sur les aspects biologiques fondamentaux des ressources côtières et les formules de gestion possibles tout en laissant la communauté choisir librement la formule qui lui conviendra le mieux. Le cas du village de Siviri est exemplaire à cet égard pour illustrer ce type de coopération.

Village du littoral à environ 25 km de la capitale Port-Vila, Siviri est situé dans la partie nord de l'île d'Efate. Il compte environ 150 habitants qui vivent essentiellement de l'agriculture et de la pêche. Les produits de leur récolte sont habituellement acheminés par camions au marché principal à Vila pour y être vendus. Les ressources de la mer sont également très prisées par cette communauté dont les habitants exploitent essentiellement un récif qui s'étire sur 2 km le long du littoral occupé par le village.

Le site est connu depuis longtemps pour être une zone de pêche importante du troca, les proprié-

res de la ressource vendant leurs prises aux ateliers de traitement des coquilles à Port-Vila. Cependant, les propriétaires ayant exprimé leur crainte d'un épuisement de la ressource et évoqué la nécessité de mettre en place des méthodes de gestion pour en prévenir la surexploitation, le chef du village s'est adressé aux responsables du ministère des pêches pour leur demander conseil.

Les agents chargés de donner suite à la demande présentée ont commencé par mener une étude de site pour déterminer si les conditions biologiques de la zone étaient adaptées à un essai de réensemencement. D'autres paramètres, tels les paramètres physiques, ont aussi été pris en compte. Se fondant sur les résultats de cette étude, la division du ministère des pêches chargée de la recherche a proposé d'interdire la pêche du troca pendant deux années dans cette zone pour y conduire un essai de réensemencement.

Le 17 août 1992, 1 000 juvéniles élevés en nourricerie (taille moyenne : 2cm de diamètre à la base) dans l'écloserie du département des pêches, ont été réintroduits sur le récif de Siviri. Dans l'accord élaboré entre le département des pêches et la communauté villageoise sur la sécurité et la protection du site figure une clause aux termes de laquelle la communauté interdit la pêche du troca pendant cinq ans. Habituellement, le ministère des pêches conseille aux propriétaires de la ressource d'imposer une interdiction d'une durée minimale de deux à trois ans.

Dans tous les cas d'imposition d'une interdiction comme celle-ci, les chefs de village confient à ceux qui sont chargés de la police au village la tâche de faire respecter l'interdiction et de porter à leur connaissance toute violation du tabou que l'usage pénalise par une amende au contrevenant. Ancrée dans la tradition, cette amende consiste le plus souvent à offrir au chef et à la communauté un cochon, divers produits alimentaires de base comme des ignames et des bananes, une certaine quantité de kava et de l'argent

¹ Département des pêches, Port-Vila (Vanuatu)

(de 10000 à 20000 vatu, soit environ 120 à 240 dollars australiens). L'équipe chargée de la recherche retourne habituellement sur le site pour y déterminer, par des comptages à vue le long de radiales, l'importance des stocks présents dans la zone. Une enquête réalisée en début d'année sur les platiers récifaux du village de Siviri a montré qu'il serait possible de récolter de 700 à 1000kg au maximum de poids sec de coquilles de trocas de taille légale.

Ce type d'actions qui sont menées en coopération avec les autorités nationales devrait promouvoir chez les villageois le sentiment de faire partie d'une équipe chargée de gérer les ressources marines côtières du pays et de décider des orientations qui permettront d'en assurer une exploitation équilibrée. On espère aussi que de telles actions favoriseront l'instauration de bonnes relations de travail entre le gouvernement et les communautés locales.

Trocas et burgaus dans l'archipel de Tongatapu : Bilan des transplantations réalisées

par Ken-ichi Kikutani,
'Ulunga Fa'ananu et Naita Manu

INTRODUCTION

Le troca, *Trochus niloticus*, et le burgau, *Turbo marmoratus*, sont largement répandus dans la région indo-océanienne occidentale. Les deux espèces sont des ressources marines dont la valeur commerciale est importante dans les régions tropicale et sub-tropicale où elles constituent des produits d'exportation. Les coquilles de troca sont transformées en boutons et utilisées en bijouterie (Heslinga et al. 1984). Les burgaus sont utilisés en marqueterie, en particulier dans l'artisanat traditionnel coréen 'Raken Zaiku', et en joaillerie (Yamaguchi, 1988). La chair des deux animaux peut servir dans la préparation d'un grand nombre de plats à base de produits de la mer. Depuis 1927 déjà, avant la Seconde Guerre mondiale, de nombreuses opérations de transplantation du troca ont été réalisées avec succès par la direction des pêches du Japon dans les îles micronésiennes. Par la suite, un grand nombre d'autres États et territoires océaniques ont également réussi à implanter cette ressource dont ils ne disposaient pas à l'état naturel.

Gravement surexploitée en raison d'une forte demande et du cours élevé de la ressource dans de nombreux pays, la population de burgaus décline rapidement. Rares ont été les tentatives de transplantation de cet important gastéropode dans le passé. Dans les années 1950, un essai de transplantation du burgau des Nouvelles-Hébrides (à présent Vanuatu) a permis d'implanter la ressource avec succès en Polynésie française (Yen, 1991). D'autres essais de transplantation réalisés en Nouvelle-Calédonie et ailleurs se sont, soit soldés par un échec, soit interrompus faute de suivi (Gillett, comm. pers.).

TRANSPLANTATION

Bien qu'il existe aux Tonga des habitats pouvant leur convenir, aucune des deux espèces n'y est présente à l'état naturel. Après une série d'études, il a été décidé de procéder à des transplantations. On a donc importé 1092 trocas (dont 24 morts en route) de Fidji, 50 burgaus (dont 9 morts en route) de Vanuatu et 320 burgaus (dont 69 morts en route) du Japon.

Cinq cent trocas ont été placés aux abords de l'île Fukave, 400 près de celle d'Euaiki et 141, dans les bassins (*raceways*) de l'écloserie du ministère des pêches à Sopo où ils sont gardés comme géniteurs. Vingt sept burgaus ont été mis à l'eau sur la plage de Vaini et 195 près de l'île d'Euaiki; 76 ont été placés comme géniteurs dans un bassin de l'écloserie de Sopo.

SUIVI DES ESPÈCES INTRODUITES DANS L'ARCHIPEL DE TONGATAPU

Les études de suivi des espèces introduites de trocas et de burgaus, menées sur les sites des îles Fukave et Euaiki, ont montré, pour les trocas, des taux de récupération atteignant 23,3 pour cent sur le site de l'île Fukave après trois mois d'immersion, 61 pour cent dans la zone située entre l'île Fukave et l'île Nuku après quatre mois d'immersion et 17 pour cent après cinq mois d'immersion, sur le site de l'île Euaiki.

Le taux de récupération des burgaus s'est élevé à 23,4 pour cent, onze mois après leur mise à l'eau. En raison de conditions de forte mer, nous n'avons pas pu conduire d'enquête de suivi sur le site de la plage de Vaini. Nous avons observé